

BEOGLU

QUOTIDIEN POLITIQUE ET FINANCIER DU SOIR

Citoyens turcs

Vous souvenez-vous de cette flotte étrange et hétéroclite qui mouillait, aux premiers jours de décembre 1920, devant Moda ? Il y avait là des bâtiments de tout genre, de grands paquebots de la « Flotte Volontaire », donnant de la bande sous le poids de leur cargaison humaine, des bateaux à rames, des voiliers remorqués, des embarcations de quelques centaines de tonnes, et aussi, des navires de guerre, comme le fier *Kagoul*, dont le pont était encadré de canons de campagne, d'autos etc... de vaches entravées le long des bastingages.

Cette gigantesque ville flottante, avec son fouillis de masts, ses cosaques du Terek et du Don faisant l'exercice sur le pont, au milieu des femmes indifférentes à tout ce cliquetis d'armes et des enfants qui promenaient leurs grands yeux étonnés sur ce spectacle bizarre, c'était l'émigration des « Blancs » de Russie qui s'écoutait, fière sous ses barbes, forte de ses illusions encore intactes.

Ces gens avaient traversé deux guerres civiles ; ils y avaient participé de toutes leurs forces et de toute leur volonté. Après des alternatives multiples de succès et de revers, ils avaient été battus définitivement. Odessa, avec ses masses ouvrières ; Sébastopol, la grande ville des marins et des ouvriers des armes ; demeuraient « Rouges ». Les « Blancs » avaient dû s'en aller...

Ils acceptaient leur sort avec ce fatalisme souriant du Slave qui est un peu le lot d'ailleurs de tous ceux qui, ayant traversé des époques mouvementées et tragiques, sont inconsciemment et intimement heureux de pouvoir prononcer tout de même le significatif « j'ai vécu » de Sivéy.

Ces gens constituaient, à n'en pas douter, une « élite » au point de vue intellectuel ; ils étaient la quintessence de ce monde tsariste que la Révolution venait d'abattre ; ils représentaient une tradition hautaine, historiquement condamnée par l'évolution des masses russes si longtemps subjuguées, mais à laquelle ne manquaient pas cet attrait morbide des sociétés qui sont près de disparaître.

En Turquie, ces émigrés se trouvèrent tout de suite à leur aise. Les plus riches d'entre eux, ceux qui avaient pu emporter les épaves les plus considérables de leur fortune disparue ne s'arrêtèrent qu'un instant ici : ils poursuivirent leur odyssée mouvementée vers d'autres pôles d'attraction : Paris, New-York même. D'aucuns devaient y connaître gloire et fortune, dans les arts, dans la finance. La plupart y passèrent par tous les échelons de la bohème de l'exil et durent accepter en terre étrangère cette servitude du travail manuel — qui est pourtant une forme de régénération — qu'ils n'avaient pas voulu subir chez eux.

Les autres s'établirent ici. Le Turc est, traditionnellement, hospitalier ; il est surtout accueillant aux vaincus des armes et de la politique. Que de noms éclatants ne pourraient-ils pas égaler : Charles XII et les citer à ce propos : Charles XII et les réfugiés suédois de Poltava. Rakoczy et ses volontaires et tous les conjurés russes, polonais ou hongrois qui, au cours de trois siècles, traverseront les frontières de l'empire ottoman pour y banquer leurs blessures, oublier leurs échecs, entretenir l'espoir d'irréalisables revanches. Il n'y avait pas de raison pour que les émigrés de Crimée et de Russie fussent accueillis moins fraternellement que leurs prédecesseurs.

Dans les luttes séculaires entre l'empire ottoman et celui des Tzars, les deux peuples, qui avaient fait pourtant deux fratries de la rivalité des deux monarchies, n'en étaient jamais arrivés à se haïr. De ces longues et sanglantes querelles, il subsistait même une sorte d'estime réciproque pour des adversaires valeureux et résolus. Un témoin impartial (1) a recueilli jadis, sur le champ de bataille de Plevna, de la bouche même d'Osman pacha, ce témoignage lapidaire :

— Non, allez, nous n'avons pas de haine pour les Russes !...

On le vit bien d'ailleurs, lorsque l'avènement à Moscou d'hommes nouveaux et surtout de conceptions politiques nouvelles rendit possible l'établissement de relations de bon voisinage. On l'a vu aussi, par la cordialité des rapports qui ne tardèrent pas à se nouer entre émigrés russes et turcs.

Aujourd'hui, 1.015 familles russes « blanches » établies à Istanbul, subsistent du grand exode d'il y a quinze ans. Leur assimilation est si intime, si complète, que le gouvernement d'An-

1. Marquis van de Woesteyne de Gramme de Werdens. — La guerre russo-turque.

La Conférence de Montreux s'ouvre aujourd'hui

Un article du « Temps »

par M. Bruce, président du conseil d'Aus-

tralia.

Concernant les revendications de la

Turquie, on annonce de la même sour-

ce que les effectifs des navires de guer-

erétrangers qui seraient autorisés à tra-

verser les Détroits ne devront jamais

dépasser ceux de la flotte turque.

Enfin, on annonce que l'Italie enver-

ra à Montreux un observateur.

Un précédent historique

La conférence des Détroits s'ouvrira cet après-midi, à 16 heures. Rappelons

que le journal de ce soir

consacre son article de fond à la con-

férence de Montreux. Il souligne l'im-

portance capitale des Détroits pour la

situation générale en Méditerranée

Oriente, pour la sécurité de la Tur-

quie et pour le problème des commu-

niquations maritimes. La Turquie a dé-

montré qu'elle est une puissance solide-

ment organisée, capable de défendre ses

intérêts par ses propres moyens ; elle a

démontré également sa décision de con-

tribuer à la sauvegarde de la paix. Or,

elle juge que la situation spéciale qui lui

a été faite par le traité de Lausanne est

inadmissible dans l'état présent de

la Russie qui s'écoutait, fière sous ses har-

des, forte de ses illusions encore intactes.

Ces gens avaient traversé deux guer-

res civiles ; ils y avaient participé de

toutes leurs forces et de toute leur vo-

lonté. Après des alternatives multiples

de succès et de revers, ils avaient été

battus définitivement. Odessa, avec ses

masses ouvrières ; Sébastopol, la grande

ville des marins et des ouvriers des ar-

mures ; demeuraient « Rouges ». Les

« Blancs » avaient dû s'en aller...

Il acceptaient leur sort avec ce fa-

talisme souriant du Slave qui est un peu

le lot d'ailleurs de tous ceux qui, ayant

traversé des époques mouvementées et

tragiques, sont inconsciemment et inti-

matiquement heureux de pouvoir prononcer

tout de même le significatif « j'ai vécu »

de Sivéy.

Ces gens constituaient, à n'en pas

douter, une « élite » au point de vue in-

tellectuel ; ils étaient la quintessence de

ce monde tsariste que la Révolution

venait d'abattre ; ils représentaient une

tradition hautaine, historiquement conda-

mnée par l'évolution des masses russes si

longtemps subjuguées, mais à laquelle ne

manquaient pas cet attrait morbide des

sociétés qui sont près de disparaître.

En Turquie, ces émigrés se trouvèrent

tout de suite à leur aise. Les plus riches

d'entre eux, ceux qui avaient pu emporter

les épaves les plus considérables de

leur fortune disparue ne s'arrêtèrent

qu'un instant ici : ils poursuivirent leur

odyssée mouvementée vers d'autres pôles

d'attraction : Paris, New-York même.

D'aucuns devaient y connaître gloi-

re et fortune, dans les arts, dans la fi-

nance. La plupart y passèrent par tous

les échelons de la bohème de l'exil et

durent accepter en terre étrangère cette

servitude du travail manuel — qui est

pourtant une forme de régénération —

qu'ils n'avaient pas voulu subir chez

eux.

Les autres s'établirent ici.

Le Turc est, traditionnellement, hos-

italier ; il est surtout accueillant aux

vaincus des armes et de la politique.

Que de noms éclatants ne pourraient-

ils pas égaler : Charles XII et les

citer à ce propos : Charles XII et les

réfugiés suédois de Poltava. Rakoczy

et ses volontaires et tous les conjurés

russes, polonais ou hongrois qui, au

cours de trois siècles, traverseront les

frontières de l'empire ottoman pour y

banquer leurs blessures, oublier leurs

échecs, entretenir l'espoir d'irréalisables

revanches. Il n'y avait pas de raison

pour que les émigrés de Crimée et de

Russie fussent accueillis moins

fraternellement que leurs prédecesseurs.

Dans les luttes séculaires entre l'em-

pire ottoman et celui des Tzars, les

deux peuples, qui avaient fait pourtant

deux fratries de la rivalité des deux mon-

arches, n'en étaient jamais arrivés à se haïr.

De ces longues et sanglantes querelles,

il subsistait même une sorte d'estime

réciproque pour des adversaires valeu-

reux et résolus. Un témoin imparti-

al (1) a recueilli jadis, sur le champ de

bataille de Plevna, de la bouche même

d'Osman pacha, ce témoignage lapidaire :

— Non, allez, nous n'avons pas de

haine pour les Russes !...

On le vit bien d'ailleurs, lorsque l'a-

vènement à Moscou d'hommes nou-

veaux et surtout de conceptions politi-

ques nouvelles rendit possible l'établis-

ssement de relations de bon voisinage. On l'a vu aussi, par la cordialité des rap-

ports qui ne tardèrent pas à se nouer

entre émigrés russes et turcs.

Aujourd'hui, 1.015 familles russes

« blanches » établies à Istanbul, subsis-

tent du grand exode d'il y a quinze

ans. Leur assimilation est si intime,

si complète, que le gouvernement d'An-

tolie, à laquelle

les Marquis van de Woesteyne de Gram-

me de Wardes. — La guerre russo-tur-

que.

G. PRIMI.

La situation en France

Un démenti officiel aux rumeurs alarmistes d'un journal anglais

Paris, 22. — Un

Les écrivains turcs chez Maxime Gorki

Hier ont eu lieu, à Moscou, les funérailles nationales faites par la Russie soviétique au plus grand de ses écrivains contemporains. A cette occasion, on lit sans nul doute avec intérêt l'article suivant publié par le romancier et publiciste turc, Valâ Nureddin (Vâ-Nû), dans le *Haider* :

Lors de notre visite en U. R. S. S. en compagnie de M. Ismet Inönü, Maxime Gorki avait invité chez lui les journalistes turcs. Parmi nous, il y avait Falih Rıfki, Rusen Esref, Yakub Kadri...

Nous nous arrêtâmes devant un immeuble de l'ancien quartier riche de Moscou, construit avec recherche et — naturellement — confisqué aujourd'hui. Les Soviétiques l'avaient assigné comme logement au grand écrivain. Quoiqu'il en soit, nous constatâmes que la grande porte d'honneur était fermée avec des portes entrecroisées.

Nous fîmes le tour de la cour et nous pénétrâmes par la porte de service.

Une personne qui devait exercer les fonctions d'interprète ou de secrétaire particulière nous reçut. Rien qu'à voir la cheminée surchargée on se rendait compte que l'ancien propriétaire ne manquait de rien. Le mobilier plus simple du propriétaire actuel contrastait avec l'opulence de la partie de l'ancienne bâtisse demeurée en place.

Gorki ne tarda pas à entrer ; la taïgle élancée, le dos arqué, la peau fendillée comme l'est de sol dans les zones de grande sécheresse...

Nos écrivains le regardent de l'œil dont on contemplera un demi-dieu. Il ne sourit même pas... Il semble boudeur... Las des compliments...

Quoi qu'il se soit trouvé en Europe, pendant des années, il ne parle aucun autre langage que le russe. Il suit la conversation en français et son attitude semble indiquer qu'il comprend ce que l'on dit. Mais il ne répond qu'en russe par l'entremise d'un interprète.

Nous nous sommes assis autour d'une table dont les pieds ne nous semblent

guère très sûrs.

A un certain moment, je lui dis : — J'ai traduit beaucoup de vos contes et votre roman « L'amour qui n'est pas partagé ».

— Ce roman est influencé par la littérature française, me répondit-il. Je ne l'aime guère...

Au cours de la conversation, Gorki nous dit :

— J'ai beaucoup vieilli. Il ne me reste plus que quelques années à vivre... ***

Je l'ai vu un jour de l'été, aux côtés des dirigeants soviétiques, près du tombeau de Lénine, saluant le peuple. Cet écrivain qui, sous le surnom de Gorki (l'Amer) est connu dans le monde entier comme l'un des plus grands représentants de la littérature de son pays, qui, venu des classes persécutées, est, tout particulièrement imposé parmi le monde international des penseurs, fit de l'opposition aux Soviétiques pendant les premières phases du régime. Aujourd'hui je le voyais à côté de Staline, au mausolée de Lénine.

Parmi les jeunes écrivains soviétiques, il joue le rôle de chef. Il s'engage à nous envoyer leurs meilleurs ouvrages. « Traduisez-les », nous dit-il. Mais il a dû oublier cette promesse ou son secrétaire a négligé d'en prendre note... ***

...Aucun de ces quelques souvenirs sur Gorki que j'ai évoqués ici ne le présente guère sous un jour de demi-dieu. Car je l'ai vu comme un homme au sens le plus complet de ce mot. Il m'a fait songer à Edison. Ces deux grands hommes, l'un dans le domaine de la science, l'autre dans celui de la littérature, ont appris à ce monde capitaliste, la mystérieuse force constructive de l'être humain.

En dépit de leur origine, de ce qu'ils furent orphelins, de ce qu'ils furent privés d'école et de biens matériels, ils sont passés au premier plan de l'humanité. Comme Edison, Gorki exprime la victoire de l'individu sur la sottise et l'aberration sociales. — Vâ-Nû.

France et Syrie

Pendant la guerre générale, j'étais élève au collège américain de Beyrouth. Un jour nous nous promenions dans le parc de l'école avec un Syrien chrétien. Devant nous, la mer, calme et vide, s'allongeait jusqu'à l'horizon.

Quelques instants après, un bateau français, à trois cheminées, qui venait de doubler le cap du Liban, donna une certaine animation au paysage si calme. Il s'avancait, ses cheminées vomissant de la fumée.

Mon camarade s'appelait Enis. A cette époque, nous rencontrions, sur l'avenue menant de Ras à Beyrouth, des cadavres d'êtres humains, morts de faim. Enis, en me désignant le bateau, me dit à brûle-pourpoint :

— Ce bateau, en faisant une course, montera un jour jusqu'à Buc.

Buc était le local des Autorités Centrales du vilayet de Beyrouth.

Je ne pus répondre tout de suite. Je dis au bout de quelques instants :

— Autrement dit, notre gouvernement s'en ira et c'est le gouvernement français qui prendra sa place ?

— Oui.

— Et vous, que deviendrez-vous ?

Ressortissants français.

Nous nous sommes séparés après un échange d'autres propos plutôt vifs.

Depuis lors, nous n'avons plus été camarades. Enis et moi. Pendant longtemps, pour moi, le cadre de cette courte conversation m'a suffi comme source de renseignements sur les relations entre l'empire ottoman, le nationalisme syrien et l'imperialisme français. ***

L'année dernière est arrivée à Ankara, une femme de lettres libanaise.

Quoiqu'elle ne fut plus très jeune, ses yeux, quand on parlait de l'indépendance de son pays, brillaient avec toute la vivacité des regards d'une adolescente de 18 ans. Pour cette Libanaise sympathique, le nationalisme était devenu le résumé et la substance de toutes ses amours. Au moment où nous causions, survint un jeune professeur français de géographie, qui, se rendant en Syrie, était de passage à Ankara.

L'étoile d'une controverse que je lancai à dessus eut vite fait de provoquer un incendie entre l'intellectuelle libanaise et le professeur français, qui, par surcroît, était membre de l'association des « Croix de feu ». Je ne connais pas sa valeur comme professeur de géographie, mais c'était un zéro en matière de controverses politiques.

Après l'avoir, plus d'une fois, bien mis à sa place, l'intellectuelle lui dit :

— Les Français que vous envoyez en Syrie ne sont pas ceux dont il est question dans les livres que nous lisons. Vous y allez maintenant et vous le constaterez de visu. La Syrie n'a donné le droit à personne de la faire administrer par de tels hommes.

Pendant qu'ils causaient, je me suis souvenu du jour où, pendant la guerre générale le bateau, français à trois cheminées devaient... grimper à Buc ! Et d'Enis dont j'ignore ce qu'il est devenu.

Ses prédictions s'étaient réalisées,

L'ART DE TELEPHONER

Depuis l'invention du téléphone, on a adopté pour ainsi dire un code de conversations téléphoniques.

Celui qui parle le premier fait connaître son identité ; son interlocuteur en fait de même.

Puis, la conversation commence.

Chez nous, il n'est pas ainsi. On fait tout ce que l'on peut pour ne pas se comprendre de façon que converser par téléphone devient un ennui !

Je vais vous donner un exemple.

Je cherche quelqu'un, employé dans un établissement. Je téléphone.

— Allo ! Ici, Felek, du journal " Tan ".

— Plaît-il ?

— Felek, rédacteur au " Tan ".

— Ce n'est pas ici, monsieur.

— Mais non ! Je suis Felek du " Tan ".

— 35480.

— Je ne vous demande pas votre numéro. Le " müdür " (directeur) est-il là ?

— Quel Münir.

— Il ne s'agit pas de Münir, mais de " müdür "

— Non, monsieur, il n'est pas là ; il est sorti. Avez-vous un ordre à donner ?

— Avec qui est-ce que je parle ?

— Allo ! Je ne comprends pas. (On entend une voix : « Amenez un peu la machine à écrire »).

— Qui est au bout du fil ?

— Plaît-il ?

— Qui êtes-vous ?

— Ruhî, pour vous servir.

— De quoi vous occupez-vous ?

— Des archives, monsieur.

— Pardon, je demande quelle est votre place ?

— Devant la fenêtre.

— Mais non ! je demande quelles sont vos fonctions ?

— Premier secrétaire.

— C'est ce que je voulais savoir. Jusqu'à quelle heure êtes-vous au bureau ?

— A vrai dire, je suis là même après la fermeture des bureaux et cela pour ne rien laisser en suspens.

...Il n'y avait pas lieu de pousser plus avant la conversation et je réponds :

— C'est parfait, je suis content. Si vous continuez de la sorte vous serez récompensé !

J'accrochait aussitôt le récepteur...

S'il y a parmi vous de ceux qui ne croient pas à la vraisemblance de mon récit, rien ne leur coûte d'essayer. Ils constateront si oui ou non, ils recevront des réponses pareilles !

B. FELEK.

(« Tan »)

mais les miennes encore davantage. Et, l'intellectuelle libanaise en était le témoin — éprouvée et blessée malheureusement plus qu'il ne l'eût fallu.

Maintenant, d'après certaines nouvelles télégraphiques, le gouvernement français actuel, c'est à dire celui du Front populaire, se proposerait d'octroyer à la Syrie son indépendance. Et d'Enis dont j'ignore ce qu'il est devenu.

Pendant qu'ils causaient, je me suis souvenu du jour où, pendant la guerre générale le bateau, français à trois cheminées devaient... grimper à Buc ! Et d'Enis dont j'ignore ce qu'il est devenu.

Burhan BELGE.

(De l'« Ulus »)

LA VIE LOCALE

LE VILAYET

L'examen pour l'admission de commissaires de III^e classe

L'effectif des commissaires de III^e classe ne suffit pas aux besoins des vilayets, en dépit du fait que récemment encore, des examens avaient eu lieu pour l'engagement de fonctionnaire de cette catégorie. De nouveaux examens auront lieu le 15 juillet au siège de tous les vilayets. Comme le temps presse, on a communiqué par dépêche à la direction de la Sûreté, au ministère de l'Intérieur, à Ankara, le nombre des candidats qui se sont présentés. Les questions qui devront leur être posées seront envoyées par ladite direction.

Le palais de justice de Beyoğlu

L'ancien siège du Parti Républicain du Peuple a été aménagé pour servir de siège aux différents tribunaux de paix de Beyoğlu. Les réparations sont achevées et le transfert aura lieu dans l'immeuble entreprises dans ce but sont achèvées et le transfert aura lieu dans le courant de la semaine prochaine.

Les excursionnistes se rendent nombreux à Yalova

Le directeur de l'Akay, M. Cemil, est parti pour Yalova en vue de contrôler les travaux de construction du grand hôtel. Il surveillera également l'application des décisions qui ont été prises en vue d'accroître au maximum la vogue dont jouissent les sources de Yalova.

L'administration de l'Akay a pris dans ces sens des mesures étendues. Les moyens de transport ont été améliorés, des réductions importantes ont été apportées aux tarifs des hôtels et restaurants.

Le nombre des excursionnistes qui se rendent à Yalova est évalué à un millier. Les hôtels n'avaient plus que fort peu de places disponibles.

Les réjouissances aux îles

Les réjouissances dont le programme a été élaboré par la Société pour l'embellissement des îles ont commencé hier. Elles se sont poursuivies jusqu'à une heure tardive. Au programme de demain : courses à ânes.

LES MONOPOLIES

Un recours des employés frappés par la limite d'âge

Les employés des Monopoles qui avaient été licenciés pour avoir atteint la limite d'âge et qui n'ont toujours pas touché l'indemnité à laquelle ils ont droit, se sont adressés à cet effet au Conseil d'Etat. On attend la décision qui sera prise par cette institution. Il est à noter, à ce propos, que la caisse de retraite des Monopoles n'a été créée qu'en 1934, de telle sorte que les employés licenciés quelle que soit l'ancienneté de leurs services, n'ont à recevoir que l'indemnité correspondante à deux ans de travail. Les intéressés demandent qu'il soit tenu compte de leur activité antérieure. L'administration s'y refuse. D'où le conflit actuel.

LES CHEMINS DE FER

Les trains d'excursion

L'administration des Chemins de Fer de l'Etat a apporté, à partir de cette semaine, d'importantes modifications à l'horaire des trains de plaisir à destination d'Adapazar et Sabanca. Le convoi de 3ème classe quittera la gare de Haydarpaşa à 7 h. 20 ; celui de l'ère et de 2ème classe, à 8 h. 05. Le départ d'Adapazar, au retour, aura lieu à 15 h. 53 pour le convoi de 3ème classe et à 17 heures pour celui de l'ère et 2ème classe.

MARINE MARCHANDE

Les moyens de sauvetage motorisés

La plupart de nos embarcations de sauvetage, tout le long de notre littoral, sont des embarcations à rames. La direction générale des services de sauvetage a décidé de les motoriser. Un grand canot de sauvetage à moteur a été commandé en Angleterre, à titre de spécimen.

LES MUSÉES

La réfection du Musée de Sainte-Sophie

Une commission a été créée sous la présidence du directeur des Musées, M. Aziz, en vue de dresser le devis des travaux de réfection qui seront exécutés au musée de Sainte-Sophie. L'ingénieur des Musées, M. Kemal Altan, celui des Travaux Publics, M. Nihat, ainsi que les membres du comité pour la protection des monuments anciens feront également partie de la commission. Celle-ci ira aujourd'hui au musée de Sainte-Sophie en vue d'effectuer ses premières constatations.

LE PORT

L'accès au public des bateaux qui accostent à quai

La police avait interdit l'accès aux bateaux en partance pour l'étranger ou qui en provenient aux personnes désireuses d'accompagner ou de saluer des parents et des amis. Cette mesure avait suscité de vives protestations ; elle avait été maintenue néanmoins, étant donné qu'elle était jugée indispensable pour une série de motifs. Elle vient d'être étendue aux bateaux qui desservent nos lignes de grand cabotage. Les voyageurs qui partent ne pourront plus être accompagnés à bord que par une seule personne. Trois minutes après le coup de cloche du départ, tous les non-voyageurs devront avoir quitté le bord. A l'arrivée, il sera strictement interdit au

public de monter à bord. Les personnes désirant recevoir un voyageur devront l'attendre sur le quai.

Les facilités accordées aux bateaux de touristes

Le gouvernement accorde les plus grandes facilités aux bateaux de touristes. Comme ces bateaux ne se livrent pas à une activité commerciale et se bornent à débarquer les groupes d'excursionnistes qu'ils ont à leur bord

CONTE DU BEYOGLU

Rencontres avec la vérité

Par Tancrède BERNARD.

La première fois que je rencontrais lady Diana, elle n'était pas encore mariée à lord Blackmail, elle dansait dans une taverne du Barrio Chino, à Barcelone. Dans le fond de cet autre enfumé des gitons, aux ongles vernis, mais sales, poussaient des glapissements affectés et un énorme matelot, américain, ivre à faire peur, tanguait entre les tables poisseuses. Diana, vêtue d'un collier de sequins, tournoyait au-dessus de moi et, lorsqu'elle passait à ma portée, ses seins étaient perpendiculaires à ma cigarette. Quand elle eut terminé cette giration, je l'invitai à prendre une coupe de champagne sucré.

— Attendez un instant, me dit-elle, essoufflée, je vais me déshabiller !

Je n'avais pas encore très bien compris cette phrase, émise par une personne, uniquement habillée avec un collier de sequins, quand le marin yankee se mit à l'étrangler, pour de bon, un soutien marseillais. Alors les gardes entraînent et je me retrouvai à l'hôpital, le crâne fendu par un coup de crosse. Décidément, le bois des carabines Mau-ser était de bonne qualité.

La seconde fois que je rencontrais lady Diana, c'était à quelques milles du Haut Amazone, en Amérique du Sud : nous nous frayions un passage à force de coupe-coupe, éventrant les lianes qui lassaient sur nos visages une sève chaude, et la forêt vierge se refermait spontanément derrière notre caravane.

De temps en temps, la nature nous offrait un serpent corail, ou une araignée crabe, ou un de ces présents vénérables, chus du tunnel de verdure et, tout en confiant provisoirement nos âmes au Seigneur, nous remercions Calmette d'avoir extrait, des glandes de ces aérolithes mous, de précieux antidotes.

Après avoir traversé un ru verdâtre et abandonné, quelques porteurs à la voracité de ces petits poissons cannibales qui adorent assimiler l'indigène ou l'explorateur, nous butions contre un campement d'Indiens Jivars. Au milieu du village, sous un dais végétal, l'aperçus lady Diana, hiératique et barouillée d'ocre, impeccablement nue, à part un bracelet d'orchidées sauvages.

— Hello ! Fred, me cria-t-elle, comment allez-vous ? Je suis si contente de vous revoir...

En allant à Panama, deux ans auparavant, rejoindre lord Blackmail, qui agonisait d'une cirrhose du foie à l'hospice des Chevaliers de Colomb, son avion avait pris feu, à cause d'une soupe défaillante et elle s'était lancée, en parachute, sur l'Amérique du Sud. Les Indiens Jivars, qui attendaient depuis deux mille ans qu'une boule de feu, venu du ciel, apportât la divinité féminine apte à mettre fin à leurs querelles intestines, l'accueillirent avec des transports de joie. Ils mangèrent en son honneur le sorcier local désormais inutile et l'élèverent au rang de déesse, afin de l'adorer nuit et jour.

Ce ne fut pas une petite affaire d'enlever, à ces convaincus, cette Junon des Tropiques. Nous l'arrachâmes à leur adoration, pendant une nuit sans lune, et le crapaud buffle, désenchanté, répondit lugubrement à nos salves de fusil mitrailleur, civilisatrices à leur manière.

La troisième fois que je rencontrais lady Diana, c'était au large de Terre-Neuve. Je n'avais pas depuis Southampton quitté ma cabine, à cause d'un violent mal de mer et de la lecture des « Pensées » de Pascal, que je m'étais imposées à titre de calme, jusqu'au bateau feu de Nanuck, lorsque le « Fantastique frôle, de ses 70.000 tonnes, un iceberg, baladeur et quasi sous-marin.

Je mis Pascal dans la poche de mon pyjama et ma ceinture de sauvetage sur un pardessus en poil de chameau, je pensai à ma mère, aux quelques peccadilles de ma vie passée, au barman de l'avenue Edouard VIII, auquel je devais cent douze francs cinquante, et pris place dans le quatrième bateau de sauvetage. La nuit était glaciaire et des rafales de neige nous couvraient la figure. Tandis que le canot descendait vers le moutonnement des vagues, on entendait le mugissement de la sirène et quelques coups de revolver, claquant sur le pont, déjà incliné et relevant définitivement le destin, fortement compromis, de naufragés trop pressés. Tout à coup, nous reçumes sur la tête un paquet blanc, une femme, dont la robe avait entièrement craqué et qui s'effondra, nue, sur mes genoux un peu maigres mais hospitaliers. C'était lady Diana, en personne...

— Mon pauvre Fred ! fit-elle, il est écrit que nous nous rencontrerons toujours dans de drôles d'endroits ! Comment allez-vous depuis notre dernière entrevue ?

Comme elle prononçait cette phrase en claquant des dents, je l'enveloppai décausseusement dans mon poil de chameau et je me préparai stoiquement à la pneumonie imminente. Ainsi donc, par un étrange caprice du sort, chaque fois que je me trouvais en présence de cette dame, elle était, à l'instar d'Eve, de Vénus ou de la Vérité, en état d'évidente nudité. Chose extraordinaire, ces rencontres avaient fini par me paraître naturelles. Il me semblait que je ne pourrais plus jamais voir lady Diana

autrement que nue, et la perfection absolue de ses formes, le galbe de ses jambes, la fermeté de sa poitrine, que les années n'avaient pas éprouvée, ne m'émouvaient pas autant qu'ils eussent dû le faire.

Aussi, trouvais-je parfaitement réglementaire, lors de l'incendie du Gran Plaza de Mexico, le soir du tremblement de terre annuel, d'arracher aux flammes qui dévoraient ce palais, une lady Diana encore totalement dévêtue et de la confier avec les précautions d'usage à un pompier basé et consciencieux, perché comme un ibis sur une pame, au faite du troisième étage.

J'étais, à cet instant, doublement arrêté, d'abord par une lance efficace, ensuite par le bonheur. Tandis que je la transportais, parmi les brandons et les poutrelles enflammées, lady Diana venait enfin de m'avouer qu'elle éprouvait pour moi un sentiment voisin de l'amour et que, lorsque nous aurions atterri en bas de cette échelle, elle consentirait à devenir ma femme. Depuis la défection mortelle du foie de lord Blackmail, elle s'était bien juré de ne pas se remarier, elle ferait cependant une exception en ma faveur.

La série de cataclysmes ayant momentanément cessé, et les théories d'Azais imposant à nos balances, influencées par des poids adverses, un nombre, enfin suffisant, de « kilogrammes-chance », nous étions unis à Chicago par un consul français. Le soir, nous avions regagné l'appartement 322 du Michigan-Hôtel.

La chambre nuptiale était jonchée d'iris noirs et de daffodis, les fleurs préférées de lady Diana, lorsqu'elle me dit, assez voluptueusement d'ailleurs :

— Fred darling, Patientez un tout petit instant. Je vais me déshabiller.

Je l'errai aussi :

— Non, chérie !... Restez habillée encore un peu, pour l'amour du Ciel et surtout pour l'amour de moi... Savez-vous, dearest, que je ne vous ai jamais vue avec vos vêtements... Et vous ignorez, sans doute, que vous êtes ravissante ainsi !

ON CHERCHE POUR L'ETE, maïson convenablement meublée, de cinq chambres, avec tout le confort moderne, situation attrayante, si possible au bord de la mer. Adresser offres aux bureaux du journal.

DACTYLO, pour travail urgent, 2 ou 3 heures par jour, est recherchée. S'adresser sous « Gary » aux bureaux du journal.

Le traité de commerce turco-yougoslave, dont le délai expire le 20 juillet 1936, ayant été dénoncé, des pourparlers vont commencer pour la conclusion d'un nouveau.

Nos fruits frais à l'étranger

Nos exportations de fruits frais se développent.

Nous avons expédié en Egypte, en Grèce et en Allemagne de gros lots de cierises.

Des demandes nous viennent de l'étranger pour nos griottes, qui sont très recherchées, vu leur saveur particulière.

Valeur totale de l'exportation du coton

Les trois quarts du coton produit par la région égénée sont employés dans les usines nationales, et le reste est exporté.

Le coton forme le 0,91 pour cent de l'exportation totale de la région égénée au cours des neuf dernières années.

Voici un tableau indiquant le pourcentage en poids et en valeur de l'exportation de coton par rapport aux autres produits de la même région :

Années Kilogs. Livre

1926 1,18 2,84

1927 0,67 1,47

1928 1,11 2,83

1929 1,13 3,20

1930 1,57 3,34

1931 1,40 1,99

1932 0,52 1,80

1933 0,44 1,52

1934 0,59 3,41

1935 0,81 4,12

Exportation

Les principaux pays importateurs du coton sont :

L'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, la France, la Hollande, la Grèce et le Japon.

En outre, le coton turc est exporté en Tchécoslovaquie, Belgique et Syrie.

Jusqu'en 1929, la Syrie importait de très grandes quantités de coton, mais toute exportation dans ce pays fut arrêtée à partir de l'accord intervenu entre le Nippone et la Turquie.

Le Japon figure actuellement parmi nos plus grands acheteurs de coton. En 1934, comme en 1935, plus de la moitié de nos cotonniers a été exportée en Allemagne, marché qui nous a été assuré par l'accord commercial réalisé avec ce pays.

Dans la région de Samsun, on s'attend à une baisse des prix, étant donné que la nouvelle récolte est proche.

Voici les divers prix en différents endroits :

Samsun 3,75

Corum 4,80

Ceyhan 2,375

Konya 4,07

Mersin 2,50

Kars 2,25

Les dernières cotations sur le mohair

La situation sur le marché du mohair est sans changement à Istanbul.

Les prix sont les suivants :

Oğlak 100-112

Iyi 104-106

Orta 102-103

Yağlı 88-90

Sarı 82-83

Dans la région de Mersin, on s'attend à une hausse des prix.

En attendant, voici les diverses cotations enregistrées :

A Mersin 106-107

A Konya « Beyaz » 88-671

A Konya « Sarı » 93-684

A Aksehir 96-89

A Eskisehir 105-110

Vie Economique et Financière

L'exposition du chauffage

Le ministère de l'Economie se propose d'inaugurer le 15 août prochain une exposition où figureront tous les poêles et autres moyens de chauffage employant le charbon comme combustible.

Les préparatifs en vue de cette exposition avancent rapidement au ministère. Des demandes de participation arrivent de tous les pays d'Europe.

Cette exposition comportera les poêles, calorifères, cheminées, ainsi que des automobiles, camions, autobus, moteurs, tracteurs, etc., pouvant employer le charbon comme chauffage.

De grandes réductions seront accordées sur les tarifs de chemins de fer et des voies navigables, en vue de permettre aux habitants des provinces de venir visiter l'exposition. Des brochures en plusieurs langues sont préparées par les soins du secrétariat général de l'exposition. La représentation commerciale soviétique a déjà fait une demande pour obtenir un large terrain lui permettant de commencer les constructions et préparatifs.

Vers la levée des sanctions

Les sanctions économiques appliquées contre l'Italie ont causé la hausse des prix, chez nous, de certains articles d'importation tels les citrons et les tissus en coton.

La levée des sanctions n'aura pas une grande répercussion sur les exportations de céréales et de poissons puisqu'elles continuaient, mais il y aura, par contre, un grand développement dans les exportations de chrome et de ferrailles.

Fred darling, Patientez un tout petit instant. Je vais me déshabiller.

Je l'errai aussi :

— Non, chérie !... Restez habillée encore un peu, pour l'amour du Ciel et surtout pour l'amour de moi... Savez-vous, dearest, que je ne vous ai jamais vue avec vos vêtements... Et vous ignorez, sans doute, que vous êtes ravissante ainsi !

La route de transit par la Roumanie

De grands efforts sont déployés par le gouvernement de Bucarest en vue d'accroître la faveur — qui fut assez limitée l'année dernière — dont la voie de transit par la Roumanie jouit parmi nos exportateurs. L'agent général de la Cie roumaine de Navigation s'est rendu à Bucarest en vue de présider personnellement aux préparatifs à cet effet.

Des réductions importantes ont été apportées aux tarifs pour le transport et le passage en transit du tabac. On en prévoit d'autres sur le fret des fruits frais et légumes. Les accords réalisés entre les Sociétés des chemins de fer balcaniques permettront d'accroître encore la proportion de ces réductions.

Valeur totale de l'exportation du coton

Les trois quarts du coton produit par la région égénée sont employés dans les usines nationales, et le reste est exporté.

Le coton forme le 0,91 pour cent de l'exportation totale de la région égénée au cours des neuf dernières années.

Voici un tableau indiquant le pourcentage en poids et en valeur de l'exportation de coton par rapport aux autres produits de la même région :

Années Kilogs. Livre

1926 1,18 2,84

1927 0,67 1,47

1928 1,11 2,83

1929 1,13 3,20

1930 1,57 3,34

1931 1,40 1,99

1932 0,52 1,80

1933 0,44 1,52

1934 0,59 3,41

1935 0,81 4,12

Exportation

Les principaux pays importateurs du coton sont :

L'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, la France, la Hollande, la Grèce et le Japon.

En outre, le coton turc est exporté en Tchécoslovaquie, Belgique et Syrie.

Jusqu'en 1929, la Syrie importait de très grandes quantités de coton, mais toute exportation dans ce pays fut arrêtée à partir de l'accord intervenu entre le Nippone et la Turquie.

Le Japon figure actuellement parmi nos plus grands acheteurs de coton. En 1934, comme en 1935, plus de la moitié de nos cotonniers a été export

LA PRESSE TURQUE DE CE MATIN

La conférence de Montreux

L'Acik Söz reçoit de son correspondant particulier à Montreux, M. Nizamettin Nazif, une intéressante dépêche où il est dit notamment :

« Notre ministre des affaires étrangères, M. Tevfik Rüştü Aras, après s'être entretenu à Paris avec son collègue français au sujet de la politique internationale, vient d'arriver ici. »

Le ministre qui preside la délégation turque est très optimiste et assure que « dans la question de la militarisation des Détroits nous avons cause gagnée. »

Les délégués de tous les pays prennent part à la conférence, sont arrivés ainsi qu'une centaine de journalistes, dont les plus connus, qu'ils soient anglais, français, italiens, hellènes, bulgares, japonais, américains, ont déjà pris leurs dispositions. Ceci prouve que la question des Détroits a pris l'importance d'une question intéressant au plus haut point la politique mondiale. L'Italie ne participe pas pour le moment à la conférence, mais dès la levée des sanctions, la délégation italienne prendra certainement part aux délibérations.

Lord Stanhope, sous-secrétaire d'Etat au ministère des affaires étrangères, préside la délégation anglaise. La conférence sera ouverte demain (aujourd'hui) à 16 heures, par M. Motta, ministre suisse des affaires étrangères.

Il me semble inutile d'ajouter que la thèse turque est aussi juste que forte. »

Egalement, à propos de la conférence de Montreux, M. Yunus Nadi écrit dans le *Cumhuriyet* et *La République* :

« Notre cause, essentiellement juste, se trouve avoir acquis plus de force par la façon correcte dont nous l'avons exposée et l'on peut dire qu'elle a été déjà gagnée avant même la réunion de la conférence. Nous ne pouvons nous empêcher de féliciter, une fois de plus, notre gouvernement pour le succès qu'il a obtenu dans la façon de soumettre notre cause, déjà juste en elle-même. »

Ce n'est pas tout : en supprimant la zone démilitarisée des Détroits, la Turquie n'a pas l'intention de fermer ceux-ci. Ainsi que nous l'avons clairement exposé dans notre note, le gouvernement de la République est favorable à une complète liberté de passage et demande, lui-même, que l'on règle les clauses et les engagements y relatifs.

Une vérité qui, espérons-nous, sera mieux comprise à Montreux est celle-ci : une porte laissée complètement ouverte n'est pas plus sûre qu'une porte placée sous surveillance. Tout en assurant sa propre sécurité aux Détroits, la Turquie aura, en même temps, assuré la liberté de passage la plus complète et la plus sûre.

Cette liberté ne se bute à aucune difficulté en ce qui concerne la navigation commerciale ; quant aux navires de guerre, ce côté de la question ne pouvant toucher que les puissances intéressées et principalement les Etats rivés de la mer Noire, nous ne croyons pas, non plus, que l'on rencontre des difficultés tant qu'il existera un accord sur le principe.

Bref, malgré l'extrême importance de la question qui fera le sujet des négociations de Montreux, il y a lieu de considérer cette conférence comme une de celles qui aboutiront à des résultats concrets en achevant ses travaux avec la plus grande facilité. »

Le village et les villageois

« Quand demain, les enfants des villageois iront à la caserne, écrit M. Turgut, dans le *Kurun*, ils apprendront obligatoirement à lire et à écrire. Pourquoi dès lors, faire maintenant des frais pour les instruire et les empêcher d'aider leur père ? Or, il n'y a pas que des hommes dans les villages, mais des femmes qui les remplacent quand ils sont mobilisés. Et d'ailleurs, si l'enfant sait dès maintenant ce qu'il devrait apprendre plus

tard à la caserne, en quoi ceci pourrait-il lui nuire ?

J'estime, pour ma part, qu'il est utile de tirer un enseignement de l'histoire de nos villageois. Ainsi, il y en a qui avaient été affectés aux travaux de toutes sortes des forêts. Ceux-ci ayant cessé, ils sont sans travail et s'adonnent à la contrebande des troncs d'arbres.

Ceux que l'on a installés ainsi dans des villages étaient des ouvriers dans des scieries.

C'étaient eux qui fournissaient notre bois, les planches employées dans les constructions et le bois utilisé dans la construction des navires. Dès que pour une raison quelconque le villageois n'a plus à s'occuper du travail qui lui a été assigné, il y a lieu de le prendre par la main et lui indiquer la nouvelle voie qu'il aura à suivre, mais d'après ses aptitudes spéciales.

C'est parce que le villageois a été laissé à lui-même que son relèvement a tardé. La loi sur les villages ne peut donner ses fruits que si l'application de ses dispositions se trouve entre les mains d'experts. »

LA VIE SPORTIVE

FOOT-BALL

Le championnat d'Istanbul

La dernière partie importante du championnat d'Istanbul, s'est déroulée, hier, au stade du Taksim. Elle mit aux prises « Galatasaray » et « Besiktas ». Ce dernier se présente avec une équipe plutôt mixte, 6 titulaires manquant. « Galatasaray » remporta la partie, non sans difficulté, par 2 buts à 1. Il s'adjuge ainsi la seconde place au classement général, derrière « Fener » et devant « Besiktas ».

La coupe de l'« Apoyevmatini »

La finale de la coupe de notre confrère l'« Apoyevmatini », a eu lieu, hier matin, au stade Seref. Après un match très disputé, « Péra-Club » et « Sisli » retournèrent dos à dos (2 buts à 2).

La coupe de l'Europe Centrale

Rome, 21. — Les huitièmes de finale de la coupe de l'Europe Centrale se sont disputés aujourd'hui. Voici quelques résultats :

Torino bat Ujpest 2-0
Bologne bat Austria 2-1
Ferencvaros bat Slavia 5-2
First Vienna bat Hungaria 2-0

« Bockay » en Yougoslavie

L'équipe hongroise « Bockay », qui arrive cette semaine en notre ville, a battu, à Belgrade, l'équipe nationale yougoslave, par 2 buts à 0.

ATHLETISME

Polat bat le record de Turquie du saut en hauteur

Le match d'athlétisme entre « Galatasaray », « Péra-Club » et « Kurtuluş » s'est terminé par la victoire du premier, avec 78 points devant « Kurtuluş », 36 points.

Au cours de la réunion Polat (G. S.) battit le record de Turquie du saut en hauteur, avec 1 m. 865 et Riza Maksut, courant hors concours, améliora celui des 3.000 m. réalisant 9 m. 10 s. 2/10.

CYCLISME

Paris - Bordeaux

Paris, 22 A. A. — Le cycliste Paul Chocque gagna la course Bordeaux-Paris, en couvrant 586 kilomètres en 12 heures 53 minutes et 12 secondes.

Le second est l'Italien Rossi qui couvrit cette distance en 13 heures 15 minutes et 40 secondes. Le troisième, Benoit Favre et le quatrième le Belge Gysels.

Un coup de grisou

Séville, 22 A. A. — Une explosion s'est produite dans une mine. Il y a 12 morts et quatre blessés.

CHRONIQUE DE L'AIR

L'action décisive de l'aviation italienne durant la campagne d'Abyssinie

AU COURS DE LA VIE

La reconnaissance stratégique

Etant donné les caractéristiques du terrain, sa nature et son extension, et surtout l'inévitabile solution de continuité des lignes du front des opérations, la reconnaissance stratégique, dans le but d'observer les mouvements de l'ennemi pour les déjouer, était une des tâches essentielles de l'aviation.

L'ennemi ne peut se dérober à cette observation stratégique : ni camouflage, ni mouvements nocturnes n'y échappent.

Car les mouvements des grandes masses des troupes se déroulent toujours par des traces apparemment insignifiantes, mais révélatrices aux yeux des observateurs qui savent les étudier et les contrôler.

Quelles qu'aient été les précautions prises par les Ethiopiens, la reconnaissance aérienne a toujours réussi à observer et à fournir au haut commandement des informations exactes sur les importants mouvements de masses, sur la constitution de groupements, sur les plans d'attaque de l'adversaire.

L'observation aérienne a ainsi réussi à éliminer presque complètement les risques de surprise dans le domaine stratégique, permettant, pour la défense ou l'attaque, de faire marcher les troupes au moment opportun.

Dans le domaine de la tactique, l'avion s'est révélé d'un grand secours. Parfois même, il a été un précieux auxiliaire en signalant les mouvements ennemis à proximité des lignes, la marche des diverses actions engagées dans le combat terrestre, en bombardant et mitraillant les colonnes ennemis.

L'aviation a, en outre, ravitaillé en vivres et munitions les colonies de corps d'armée entiers engagés dans des localités très éloignées des bases.

Les difficultés

Les difficultés, prévues d'ailleurs, n'ont pas manqué, mais elles ont été brièvement surmontées. Ceci n'est pas dû seulement à la parfaite organisation logistique, aux moyens et aux directives, mais aussi et surtout au courage et à l'habileté des aviateurs.

La coopération aéro-terrestre

Il y a toujours eu fusion parfaite dans la coopération aéro-terrestre, qu'il se soit agi pour les avions d'assurer le service de liaison ou de prendre part aux actions terrestres.

Dans un grand nombre d'actions, les avions ont ouvert la voie à l'infanterie en bombardant et mitraillant l'adversaire.

Dans la bataille du Tembien et celles qui suivirent, outre sa tâche normale de reconnaissance et de liaison, bombardement et feu de mitraille, l'aviation a contribué efficacement à la victoire en ravitaillant les formations avancées en plein contact avec l'ennemi.

Dans certains cas, le lancement au moyen de parachutes n'était pas possible en raison du voisinage de l'ennemi, on a réussi à effectuer le ravitaillement en emballant munitions et vivres dans la paille ou du foin et en les lans-

A ce propos, il faut tenir compte de la difficulté du décollage, avec de fortes charges, d'aéroports situés à plus de deux mille mètres d'altitude ; de la difficulté de voler sur et entre des montagnes de plus de quatre mille mètres, au milieu de courants d'air violents, vertigineux ; de la difficulté de reconnaître les localités sur un territoire très vaste, presque inexploré et au sujet duquel les cartes géographiques ne donnent presque aucune indication.

Sur le front nord, par suite du terrain abrupt, il y avait très peu d'espoir d'effectuer des atterrissages forcés sans dommage éventuel.

Aussi bien sur le front nord que sur le front sud, aucune chance de salut en cas d'atterrissement en territoire ennemi en raison de l'extrême barbarie de l'adversaire, qui torturait et tuait les prisonniers.

Mais ni les difficultés ni les risques n'ont arrêté l'élan des pilotes.

Au contraire, le commandement a dû, à plusieurs reprises, recommander plus de prudence aux équipages et même modérer leur impétuosité par des ordres très sévères.

Aussi bien le matériel de vol que les services ont parfaitement fonctionné et répondu à toutes les exigences.

Il suffira de dire qu'aucun appareil n'a été contraint à atterrir en territoire ennemi pour avarie. Les pertes enregistrées sont toutes dues au feu antiaérien des Abyssins, favorisé surtout par l'extrême audace des pilotes, qui descendaient à très basse altitude dans des profondes vallées et s'attardaient à mitrailler l'ennemi, sous le feu des fusils - mitrailleuses et canons anti-aériens embusqués sur les flancs ou les cimes des montagnes.

La coopération aéro-terrestre

Il y a toujours eu fusion parfaite dans la coopération aéro-terrestre, qu'il se soit agi pour les avions d'assurer le service de liaison ou de prendre part aux actions terrestres.

Dans un grand nombre d'actions, les avions ont ouvert la voie à l'infanterie en bombardant et mitraillant l'adversaire.

Dans la bataille du Tembien et celles qui suivirent, outre sa tâche normale de reconnaissance et de liaison, bombardement et feu de mitraille, l'aviation a contribué efficacement à la victoire en ravitaillant les formations avancées en plein contact avec l'ennemi.

Dans certains cas, le lancement au moyen de parachutes n'était pas possible en raison du voisinage de l'ennemi, on a réussi à effectuer le ravitaillement en emballant munitions et vivres dans la paille ou du foin et en les lans-

FLIT ne tache pas — son odeur est agréable

Il y a beaucoup d'insecticides

mais un seul FLIT

FLIT Poudre

FLIT Poudre

FLIT Poudre

FLIT Poudre

FLIT Poudre

FLIT Poudre